

## PERUSHA

Perusha : mot sanscrit qui veut dire " être humain, personne " dans le sens que tout être humain a le pouvoir d'accomplir ce qu'il souhaite.

Rue du Magistrat, quartier Louise, à Bruxelles. Dans les lueurs incertaines du petit matin, le 4x4 Mercedes flambant neuf s'immobilise devant le numéro 14. Rodolphe Falmignoul émerge d'une de ces nuits endiablées où le champagne coule à flots dans des coupes trop pleines sur les corsages pas très sages des prêtresses de la nuit. Une brume irréelle s'attarde au pied des lampadaires. Les façades des maisons de maître et des hôtels de luxe flottent entre deux mondes. La tête de Rodolphe penche vers le volant. Son front heurte ses mains engourdis malgré le chauffage poussé au maximum. Ce choc léger lui relève machinalement les paupières alourdis. Il prend conscience des lieux : il est au pied du vaste duplex qui lui sert de résidence. Soudain, il se sent entouré de calme, de douceur, de chaleur diffuse. Derrière la porte monumentale en fer forgé, le chien fidèle l'a entendu arriver de loin. Il pointe les oreilles sans bouger. Rodolphe enlève une chaussure avec peine ; tout enroulé sur lui-même, à côté du chien qui l'a rejoint devant le canapé, il s'endort sur la laine épaisse du tapis persan du salon.

Quelques heures plus tard, une toux violente le secoue de la tête aux pieds, comme chaque jour, fidèle depuis vingt ans, une toux bleue, au corps de gitane. Ciel ! La course : Rodolphe rampe dans la salle de bain, se précipite sous la douche.

Bizarrement, il ne ressent pas les coups de fouet de la douche à jets multiples : horreur, il est toujours habillé ! Vite, vite, il se brosse les dents avec application, se rince à l'eau de bouche spéciale "dents blanches", lisse son sourcil droit rebelle, se vaporise d'eau de toilette, déodorant de marque assorti. Ce généreux nuage parfumé, diffusé avec de larges mouvements circulaires des aisselles jusqu'au pubis, s'engouffre dans ses narines et dans sa gorge et le fait tousser de plus belle. Pas le temps de manger ni de boire. La barre en travers de ses tempes est bien là, fidèle aussi au rendez-vous avec la lumière.

Vite, les Ray Bans ! Ce dimanche, c'est le fameux " Marathon de Bruxelles " !

Événement incontournable pour qui, comme lui, sponsorise un des clubs de marche des plus fameux de la capitale de l'Europe. Tunnels fermés, allées barrées, Rodolphe peste et s'en veut : il n'aurait pas dû prolonger la nuit dans un bar branché à deux pas de chez lui. Confondant son permis de conduire et son brevet de pilote, au volant du 4x4, il vise en pensée la tribune officielle où sa place l'attend, non loin de la ligne d'arrivée des coureurs. Il trace presque en ligne droite, qu'importent les limitations de vitesse, les sens interdits, les piétons imprudents, les poussettes d'enfants suivies de mères étourdies, les charrettes des marchandes ambulantes de raisins ou de noix ...il sera là, coûte que coûte, sur l'estrade fleurie, pour délivrer avec majesté quelques médailles aux vainqueurs, sous les regards déferents de l'assemblée émue en la circonstance par de tels efforts.

Rodolphe refuse de se sentir soudain très las après une telle nuit suivie de son rallye urbain insensé. Son GSM vibre dans sa veste sport : un ami influent avec qui il devait partager une partie de tennis cet après-midi même déclare forfait. " Fâcheux contretemps " s'entend-il dire machinalement sur un ton affecté soulignant une déception profonde. Prise immédiate d'un nouveau rendez-vous pour discuter affaires au country house du club après la partie, demain soir. Rodolphe soupire de

soulagement : personne ne saura rien de cet inexplicable coup de blues, surtout à son âge et avec la forme olympique qu'il déclare à qui veut l'entendre.

Du temps se dégage : il faut impérativement le remplir. Puisqu'il a, une fois encore sauvé les apparences, il se sent ragaillard. Dans un flash, tout à l'heure, dans sa course effrénée, il avait repéré un bistrot délicieusement rétro. Au retour, il s'y arrête. Il commande une bière d'abbaye du Condroz dont il est originaire. Cela lui rappelle chaque fois la fin de ses années d'adolescence. Comme dans une certaine publicité pour une marque de bière, il s'imagine vraiment " que le temps s'est arrêté ". La fille du patron, juchée sur un tabouret du bar lui tourne le dos ; elle sent glisser le long de ses hanches le regard de l'inconnu qui la scrute dans le miroir oblique pendu au plafond. Intriguée, elle glisse en vrille autour du tabouret, saisit un plateau de service, y pose le verre ruisselant sur le sous-verre en carton et d'une démarche féline, s'approche de lui , se penche sur son épaule. Le parfum musqué de l'homme lui donne le tournis. Elle reprend ses esprits. Le client a la quarantaine bien sonnée, il a l'air plus distingué que les clients habituels . Ses cheveux châtain clair sont coupés courts, dans un style mi-dandy ,mi-sportif. Les traits de son visage sont fins quelques rides d'expression marquent un front haut. C'est un loup aux yeux d'un brun doré au soleil d'automne. Le nez large à la base est droit, les lèvres pulpeuses, le menton volontaire. Quand il sourit non sans affectation, on oublierait ses cernes mauves .A peine esquisse-t-il un mouvement de la main, à la recherche d'un fond de paquet de cigarettes que la main fine de la jeune fille lui tend la flamme d'un briquet. Il plonge son regard dans les yeux lavande de la jeune serveuse. Instant magique, hors de ce monde, hors du temps, hors de ce dimanche, hors de ce bel octobre, loin, loin des soucis avec l'administration, loin des déboires sentimentaux, des affaires de bonnes femmes flouées avec ou sans enfant. La fille est à coup sûr une belle graine de femme, avis de connaisseur, Rodolphe la regarde intensément. Elle rougit violemment, son cœur bat la chamade jusque dans ses tempes puis, avec lascivité va reprendre sa place de dos au bar, face au miroir.

C'est dans de tels moments aussi que Rodolphe se sent vraiment exister. Il est prêt, une fois de plus, à vendre son âme au diable, pour trois gouttes d'élixir de Jouvence.

## II

Décembre 2004 : dans l'avion qui va le ramener de Thaïlande, où il vient de séjourner, combinant affaires délicates et escapade frivole, Rodolphe éteint son GSM , obéissant machinalement à la voix séraphique qui tombait du haut-parleur.

Il a retrouvé avec avidité les bars de Patong et les nuits torrides de ce quartier incontournable de Pucket pour tout qui recherche des rencontres sulfureuses faciles. Evidemment, il était venu seul ! Quand on va au resto, on n'apporte pas ses tartines ! Son hôtel perché sur une colline verdoyante, descendait en terrasses successives vers la plage de sable fin. Le soleil était déjà haut quand il prenait un brunch distrait au bord d'une des trois piscines où se reflétait le ciel d'azur.

Chaque jour, il descendait un peu plus vers la mer, si bien qu'en fin de séjour, il fut si proche qu'il aperçut plus nettement les détails d'une scène à laquelle il n'avait pas porté attention les jours précédents. Contre un rocher, un essaim de jeunes femmes entourant une aînée organisait un campement au bord de l'eau : des étoffes fleuries tendues sur des nattes de bambou à même le sable, des coussins de soie et des flacons d'huiles sortis des baluchons colorés. Une touriste fraîchement débarquée, au vu sa peau couleur homard ébouillanté, se présenta pour un massage. Rodolphe eut soudain une envie irrésistible de se payer un dernier souvenir. Plutôt que de se

rendre à une énième séance de spa dans les très chics locaux de l'hôtel, Rodolphe s'approcha amusé.

La plage s'étendait à perte de vue et la mer d'Andaman à l'eau limpide semblait si calme, si pacifique qu'elle ressemblait à un décor de cinéma. James Bond en personne, descendant du ciel en parachute sur le pont du majestueux yacht blanc qui croisait au large, n'aurait surpris personne. Cette nature d'une telle splendeur s'anima sous la forme d'une toute jeune thaïlandaise. Elle lui offrit un massage si doux et si ferme à la fois qu'il fut parcouru de sensations violentes, comme une seconde naissance. Il ne sut pourquoi mais les yeux fermés, il entendit sa grand-mère lui chanter un air ancien qui parlait de sourire mais aussi de cœur douloureux et malheureux ...oui ! C'est cela ! La Thaïlande, c'était le Siam, le pays du sourire de la chanson de sa grand-mère.

C'était la période du solstice d'hiver ; une tendre nostalgie l'envahit des pieds à la tête, comme la marée envahit doucement l'étranger, loin des équinoxes.

Rodolphe se leva en vacillant, le sable s'insinua entre ses orteils, comme quand il courait pendant les vacances d'été à la mer du Nord, avec les enfants de son âge. Qu'avait été sa vie pendant toutes ces années ? Il avait, aujourd'hui, l'impression de humer sans effort le parfum fleuri des huiles et d'entendre, autour de lui comme jadis, le murmure des oiseaux. La jeune fille était toujours là, agenouillée sur la natte de bambou, comme une orante, le buste légèrement incliné, les mains jointes, paume sur paume au creux de sa poitrine, le signe de salutation de son pays. Et s'il avait trouvé ce qu'il cherchait sans le savoir ? Il la regardait stupéfait ; levant les yeux vers lui, elle le regarda en souriant comme dans la fameuse chanson. Et s'il l'amenait en Europe ? Ami fidèle entre tous, son GSM l'aida à régler les derniers problèmes pratiques. Quelques liasses de bahts ou de dollars tombant dans de bonnes poches eurent vite fait de rendre aveugles les fonctionnaires de tout poil. Dans l'avion qui l'emmenait, à côté d'un inconnu au prénom bizarre, une jeune femme frissonnante quittait son pays natal, n'emportant qu'un minuscule sac à moitié rempli, enveloppée dans le plaid bleu nuit de la compagnie aérienne.

Peu après le décollage à Bangkok, dans le sud qu'ils venaient de quitter, une vague mortelle, montant des abysses, envahit leur coin de paradis, emportant tout sur son passage : les femmes jeunes et vieilles, les enfants, garçons et filles, les pêcheurs, les mères, les pères, les frères et les sœurs, les nattes fleuries et les coussins de soie vinrent s'échouer sur les marches de l'hôtel au pied de la colline.

A leur arrivée à Zaventem, le GSM vibra.

- Rodolphe ? Dieu merci, tu es vivant . C'était sa mère. Elle sanglotait tant qu'elle ne put rien dire de plus. Les images du tsunami avaient fait le tour de la planète. En un éclair, la jeune fille comprit qu'elle ne reverrait plus les siens.

Bouleversé, Rodolphe ressentit le besoin de la relier au monde des vivants. A la Saint Sylvestre, il lui passa un bel anneau au doigt au cours d'une brève cérémonie qui tint lieu d'épousailles. Les amis de Rodolphe n'y comprenaient rien. Rodolphe non plus, mais dans son for intérieur, il se moquait bien de leurs plaisanteries sarcastiques. La mère de Rodolphe aima d'emblée sa nouvelle belle-fille. Selon la tradition thaï, les nouveaux mariés reçurent de leurs amis de l'ambassade, un couple de chats siamois, en guise de porte-bonheur.

Quand Rodolphe reprit ses esprits, il se pinça. Depuis des années, il en était arrivé à la conclusion que le mariage, ce n'était définitivement pas pour lui : il n'avait plus du tout l'intention de se remarier et était à des lieues de penser qu'un jour de décembre 2004, il allait former un couple mixte, et encore moins refaire un enfant à une femme encore plus jeune que ses épouses précédentes. Sortant d'échecs cuisants avec des

compatriotes de plus en plus jeunes, il avait pris un malin plaisir à traquer les femmes-enfants blondes aux yeux bleus et aux petits seins pointus qui ressemblaient toutes à la première. Quand, après une belle résistance, elles cédaient à son charme, il s'en détournait car le but était atteint : il pouvait être aimé.

May Moon avait de longs cheveux noirs qu'elle nouait en un épais chignon piqué d'une orchidée fraîche dans la nuque quand elle massait les clients. C'était une bouddhiste déterminée et discrète. Rodolphe l'entendait parler de compassion, de non-violence, de respect de tout être et de toute chose. Elle lui parlait de lâcher prise, de respiration et même de méditation. Il se prit à vouloir essayer de respirer à pleins poumons, de manière visible comme le font les Orientaux : il faillit étouffer. Il pensait très régulièrement arrêter de fumer.

Avec le temps, Rodolphe, lui aussi, commençait à se faire à l'idée qu' " il n'y a (peut être) ni peur ni mort ". Sinon, comment aurait-il pu comprendre la sérénité de May Moon depuis la confirmation de la perte des siens ? Elle s'était lancée corps et âme dans les mouvements de solidarité des organisations humanitaires pour assurer l'aide urgente puis pour la reconstruction. Autour de Rodolphe gravitaient de nouveaux amis. May Moon était devenue le symbole de la vie qui renaît comme l'orchidée est le symbole de la Thaïlande. Pour Rodolphe et May Moon, à cette époque, chaque instant était un moment d'éternité...

Un peu plus de deux ans après cet épisode tragique, quand la sensation d'ex-futurs rescapés s'estompa, la loi de la nature s'imposa. Un printemps, lors d'une nuit de pleine lune, apparut la frimousse étonnée d'une petite Lua.

### III

Quand Paul a pris sa retraite, sa fonction dans l'entreprise occupa trois ingénieurs. Celui qui se risquait de le questionner sur son âge recevait invariablement la réponse suivante : " J'entre dans la septantaine ". Néanmoins, l'été prochain, il aura quatre-vingt ans. Dame Nature l'a gâté au point que personne ne le croyait quand il révèle son âge réel. Cette pensée le mettait en joie car il était resté coquet et charmeur envers les femmes.

Il déambule avec prestance, les bras ballants, le pas décomposé, la hanche bloquée, la tête penchée légèrement sur le côté gauche, comme prêt à échanger une confidence salace.

Avant de rencontrer Emma, cette divorcée flamboyante au seul bal du nouvel an auquel il n'ait jamais assisté, il n'avait connu du monde que l'étouffant et chaleureux giron maternel.

Aux douze coups de minuit, Cupidon, caché dans le bouquet de gui sous lequel les couples s'embrassaient, les transperça de la même flèche.

Mais dans la réalité, les contes de fées prennent parfois des tournures inattendues. La suite le montra : ils se marièrent, furent très malheureux et n'eurent pas d'enfant. Comme beaucoup d'hommes dans son cas, il se jeta à corps perdu dans le boulot. Heureusement, pour adoucir son sort, la flèche de l'Histoire l'avait aussi piqué. Il plongea, avec une passion qui, ne s'éteindra pas, elle, dans l'épopée de Napoléon dont il conservait le buste en métal, sur un petit cube de marbre rose faisant office de presse-papiers, sur son secrétaire. Quant à Emma, elle versa dans l'obsession de la propreté, de l'ordre domestique et du don de soi.

- Oncle Paul, reprenons de ce délicieux Pineau des Charentes, cela nous réchauffera propose Rodolphe au fringant vieillard assis à ses côtés dans un fauteuil anglais.

- Mais non, je n'ai pas froid, novembre est très doux, cette année, j'en ai connu de pires: j'aime me sentir à la limite du frisson: ainsi, on sent qu'on vit ; d'ailleurs, j'interdis à tante de monter le chauffage dans mon bureau. Allons, allons, bon pour une fois, après tout, la Toussaint, c'est la fête de tous les Saints : bonne fête, Rodolphe ! Stop ! Ce n'est pas du jus de raisin, il y a du cognac là dedans ! "

- Comme tu dis dans ce cas-là : " On est entre hommes " et ...santé, mon oncle !

Rodolphe sourit d'avoir pris l'oncle à son propre piège.

- Rodolphe, aurais-tu oublié ce que je t'ai enseigné ?

" Saint Benoît Labre a dit qu'il nous suffit de peu, le surplus est l'aliment des vers. "Ils s'étaient levés comme un seul homme, dressant le menton, l'index et les yeux vers le ciel. Si Emma les avaient vus en ce moment, elle aurait dit, comme à son habitude, que c'était encore " des contes de bêtes ". Il y avait longtemps que Paul n'avait plus ri de si bon cœur. Un ange passa.

Un ordre impeccable règne dans la bibliothèque de Paul. Tous les murs sont couverts d'étagères remplies de livres précieux, neufs comme au premier jour tant il en prend grand soin. Il a commencé à les relire avec la même délectation qu'autrefois: les fiches de notes étaient méticuleusement serrées dans le classeur en bois verni sur le guéridon verni, lui aussi. La tante estime que le vernis accrochait moins les poussières que la cire, si bien que tout bois qui passe par ses mains est verni.

" La lecture sans la plume est pure rêverie " répétait Paul à longueur d'années.

Rodolphe se souvient de la colère de l'oncle quand il avait découvert qu'un livre avait été griffonné. Depuis ce temps lointain, il lit avec un crayon ...et une feuille de papier. Le père de Rodolphe était pilote d'essai. Sa mère tremblait chaque fois qu'il partait en mission. Quand il s'était tué, elle qui déprimait dans la seule crainte de l'accident, glissa dans une profonde léthargie. Il fallut la naissance de Patrick, son premier et unique petit-fils bien-aimé, pour la ramener à la réalité.

Quant à Paul, un des rares hommes dans cette tribu de femmes, il était devenu sur le champ, le Patriarche.

La magie des retrouvailles opère. Les souvenirs remontent des limbes par bribes de plus en plus distinctes. Paul prend Rodolphe à témoin, comme pour s'assurer de la véracité des faits. Un auditeur indiscret ne pourrait distinguer qui parlait tant les mots s'enchaînaient.

- Quand tu venais passer les grandes vacances chez nous, tu jouais avec Mouton. Quand j'y pense, ce nom était parfaitement ridicule pour un chien : il n'était ni blanc ni frisé ; c'était encore une lubie de ta tante.... Et moi, quand je rentrais à la maison, je devais enlever mes chaussures et glisser sur ses fameux patins de toile, cousus main, pour avancer sur le parquet du salon ! "

- Moi, j'ai toujours refusé : deux Scorpions face à face, c'est le bras de fer au finish, mais toi, tu t'es toujours laissé embobiner, sauf le respect que je te dois, ose Rodolphe, car le temps avait passé.

Comme jadis, les deux hommes se sont réfugiés dans la thébaïde de Paul, protégés par les épais remparts de livres.

- Déjà, à cette époque, je devais m'enfermer à double tour pour avoir la paix, loin de ta mégère de tante ! L'oncle, lui aussi, confondait les générations, car Rodolphe n'est en fait que le fils de sa nièce par alliance.

D'un geste circulaire qui désignait tous ses livres, Paul poursuit, un trémolo dans la voix.

- Je te présente mes amis, mes plus fidèles amis, toujours proches, toujours prêts ; de l'extérieur, si ma vie peut paraître monotone, il n'en est rien, elle ne l'a jamais été. Aussi longtemps que je pourrai lire, je serai un homme heureux.

La voix stridente de la Tante perfore la porte capitonnée : " A table ! ".

Sans bouger, Paul hurle que rien ne presse. Tambourinage rageur de l'autre côté, puis silence.

Comme pour s'excuser de cette scène de vaudeville, Paul se sent obligé de plaisanter.

" Ta tante a toujours été un coucou de la Forêt Noire, à la seule différence, qu'elle ne sort pas la tête tous les quarts d'heure mais trois fois par jour : à huit heures, à douze heures et à dix huit heures précises. Il lui importe peu d'avoir faim ou non : la règle est que l'heure, c'est l'heure.

En effet, Rodolphe se souvient à son tour.

- Bien vrai, quand je venais ici, j'avais de la peine à ingurgiter le pavé de steak qu'elle me dédiait comme l'offrande de midi.

- Manges-tu encore le fameux Blanc Bleu Belge aussi bleu ? Paul s'amuse à jongler avec les mots, c'est devenu une seconde nature. Il esquisse un sourire de satisfaction. Il ne jouit pas tous les jours d'un interlocuteur aussi attentif et qui apprécie son humour très personnel.

Ta tante grimaçait, te traitant de cannibale. En même temps, elle culpabilisait dans la crainte de te servir de la viande ladre : c'était un régal pour moi de la voir rongée par le doute, je riais dans la moustache que je n'ai jamais eue !

- Mais revenons à nous dit-il, l'air dépité par l'intrusion de sa femme. Je ne t'ai pas emmené dans mon antre pour disserter sur le comportement rétrograde de ma douce moitié !

Paul saisit Rodolphe au coude et l'entraîne devant le rayonnage inférieur rempli de livres de maroquin brun .Il s'agit de " La Légende des siècles " de Victor Hugo. Il en extrait deux volumes, les pose sur une table basse, enfonce la main dans l'espace étroit ainsi dégagé, lance un ultime regard inquiet vers la porte, hésite et enfin, extrait des entrailles de l'étagère un joli livre rouge et doré.

- Prends, je te l'offre, maintenant, il est à toi, fais-en meilleur usage que moi, et quand tu estimeras que ce sera l'heure, passe-le à Patrick. J'aurais voulu te le donner bien plus tôt, mais je n'ai jamais osé le sortir de sa cachette. J'avais peur des foudres de ma si belle Cybèle! Il dissimule mal son agitation intérieure sous cette nouvelle entourloupette. Sa main tremblante presse le livre sur sa poitrine, son souffle est court. Paul dépose Le Kama Soutra dans les mains tendues de celui qui était devenu son fils de cœur. L'instant d'après, il reprend sa tête de dictionnaire

- Rat de bibliothèque, dévoreur de livres impénitent, Paul s'était trouvé des ressemblances avec Lefrançois de Lalande, cet astronome français du dix-huitième siècle qui réalisa, entre autres, un catalogue des étoiles. Il s'est inventé une généalogie célèbre et se voit déjà figurer dans le même dictionnaire aux côtés de cet aïeul prestigieux. Même crâne chauve, mêmes yeux noirs au regard illuminé, mêmes sourcils foncés partant dans tous les sens en feu d'artifice, même nez rond, même lèvre inférieure pulpeuse, même visage glabre et lisse comme une feuille d'automne, jusqu'aux mêmes mâchoires articulées à l'envers qui leur donne le même air de brochet en chasse.

Paul redescend sur terre.

- Ta tante et moi sommes vieux, la faucheuse fera tôt ou tard son œuvre.

.Statistiquement, je partirai le premier. S'il te plaît, si c'est le cas, à l'enterrement de ta tante, fais remonter mon cercueil au-dessus du sien. Je mourrais plus serein si je

savais que je ne passerai pas l'éternité au fond de ce trou noir, tu sais combien je suis claustrophobe !

- Promis, mon oncle, j'y penserai. Rodolphe en aurait ri s'il ne s'était souvenu des gesticulations de son oncle, pris de panique un jour qu'ils avaient été bloqués dans un ascenseur. L'apéritif ou le soulagement rosissent les joues du vieil homme.

- Je voudrais surtout te demander une autre faveur.

Il entre dans une explication alambiquée qui parle de Benoît Labre, pèlerin mendiant sur les routes d'Europe, puis d'Emma qui l'avait traîné à Lourdes et à Lisieux.

Paul se lance dans un soliloque sur le repentir, le pardon, la paix mêlant l'huile rouge du sacre des rois de Judée avec les manuscrits de la Mer Morte.

Fixant son neveu de plus en plus intrigué, il finit par dévoiler sa requête. Dans la forteresse de Massada, on a retrouvé des débris d'une jarre du roi Hérode. On sait ainsi qu'ils buvaient du vin, mais aussi qu'ils mangeaient des noix, des œufs, des dattes et des olives.

- Rodolphe, avant de mourir, lâche enfin l'oncle, si Dieu me prête vie, j'aimerais voir Jérusalem. M'accompagneras-tu ?

- Promis, nous irons au printemps prochain, s'entend prononcer Rodolphe, littéralement hypnotisé.

Rodolphe imagine immédiatement son matamore d'oncle pèlerin dans le sas de l'avion. Mais succombant, comme d'habitude à son impulsivité naturelle, il vient de faire une promesse on ne peut plus solennelle. ALEA JACTA EST.

- Vous en faites une de ces têtes ! s'écrie tante Emma en les voyant apparaître dans la salle à manger. Paul reçut son habituel morceau de viande boucanée.

- Rodolphe eut droit à la question rituelle : " ton steak, saignant ou bien cuit ? ". Rodolphe ne répond point.

Là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, dans le soleil de midi, devait briller de tout son or, le Dôme du Rocher.

#### IV

Rodolphe redoute la fin de l'été. Finis les longs couchers de soleil sur l'océan, finie la splendeur des bougainvillées et des flamboyants. Les érables de l'automne ont beau essayer de nous jouer l'été indien : les Ardennes, ce ne sera jamais les Laurentides. Halloween cocasse et menaçant nous plonge dans les jours sombres après un ultime feu d'artifice.

La Toussaint souligne, s'il en était besoin, cette fracture de l'année où les morts remontent s'immiscer dans le souvenir des vivants. Rodolphe sourit en pensant à la peur de l'oncle Paul d'être coincé au fond d'un tombeau, lui craint surtout la solitude ici-bas et le noir, quant à l'au delà...

Il craint aussi la Noël, surtout l'incontournable nuit. Heureusement, ce n'est qu'une journée de vingt- quatre heures, comme la veille et comme le lendemain.

Rodolphe n'aime pas cette fête, même si les bars redoublent d'éclat et les discothèques de décibels.

Car il y a aussi les marchés de Noël, la patinoire à Sainte Catherine et les chorales de l'Armée du Salut avec leurs chaudrons à chaque coin de rue.

Le long des murs de la gare et dans les contreforts des églises, dans des boîtes de carton désarticulées, des zombies immobiles se cachent aux regards des passants.

Rodolphe marche dans les rues scintillantes, il les voit même s'il ne les regarde pas. Il sait aussi les chauffoirs surpeuplés et les Restos du Cœur à bout de souffle, il

connaît déjà, avant de les ouvrir, le contenu de toutes ces lettres d'appels aux dons qui gonflent son courrier depuis quelques jours.

Comment croire en l'espérance et en son prochain " de plus en plus lointain " comme disait, ce matin, la voix du chroniqueur, à la radio? C'est qu'on en entend de drôles de chansons, à la radio, en cette saison !

Par exemple, Stefan Eischer : - Les nouvelles sont mauvaises d'où qu'elles viennent...

- Elle me dit qu'elle voudrait simplement déjeuner en paix... (et plus loin, d'un ton détaché):- Me feras-tu un bébé pour Noël ?

- ça, c'est fait, pense Rodolphe.

Le coup final revient à John Lennon quand il questionne " - Now, this is Christmas, and what have you done ? "

Là, même s'il s'y attend, Rodolphe reçoit cette question comme une flèche, en plein plexus. Le souffle coupé, il semble terrassé par son vertige saisonnier. Derrière ses paupières closes, " la Petite Fille aux Allumettes " d'Anderson a la voix de Tante Emma, Albert Camus affirme que, dès qu'on sait, on est responsable et enfin le Renard explique au Petit Prince pourquoi il est devenu responsable de sa rose.

- Je vote, je paie des impôts substantiels ; après ça, c'est une affaire de politiciens, la solidarité Nord/Sud Ouest/Est...s'entend-il dire à voix haute.

- Mais aujourd'hui, et ce depuis ce fameux Noël 2004, la voix cristalline du Jimini Cricket de son enfance couvre, insistante, les grésillements bien réels de ses acouphènes.

- " Et toi, Rodolphe, qu'as-tu fait, pendant toutes ces années ? "

C'est alors que, dans le même désordre fou, lui remontent à l'esprit toutes ses rencontres entourées de deux questions entrelacées comme les guirlandes sur les paquets de cadeaux qu'on offre les soirs de fête : " qu'ai-je reçu ? qu'ai-je donné ? "

Ha ! Tous ces hommes d'ici et d'ailleurs, dans leurs us et coutumes :

Mangeurs de macareux, de requin faisandé, d'acras; porteurs de bois d'original, de lourds turbans noués selon les gestes ancestraux ; le planteur de pavot et le sculpteur des collines du ciel pour le riz, le tailleur de pierre volcanique et le forgeron de gamelan ; marchands de sucre de canne, de poivre noir, de gobelets tranchés dans un bambou pour la soif du piroguier ; celui qui pique un manteau de plumes d'aras, des babouches dans le caoutchouc d'un pneu et des boutons dans la nacre des coquillages ; celui qui progresse à grandes volées de machette, celui qui fixe le sable des dunes avec des oyats ; et l'homme sauvage : homme à serpent à lunettes, homme au crinrin, pasteur de vigognes ; celui qui s'émeut du chant de son grillon, celui qui saisit les tourbillons du torrent ; qui fait pousser de l'herbe sur son toit pour ses chèvres, qui dépose son grabat pour rêver sous un arbre, qui dessine, pour décorer des temples, des jaguars emplumés soufflant dans une conque marine, celui qui découpe dans l'obsidienne des yeux pour des masques de papillons ou des oiseaux verts qui crachent un liquide bleu, celui qui paie avec des graines de cacao, celui qui peint des soleils avec du jus de cochenille, celui qui calligraphie à l'eau sur le trottoir en plein soleil, celui qui roule dans ses paumes des boules de Qi Gong, celui qui mâche la coca sur l'Altiplano, celui qui boit de l'opium pour avoir du courage, celui qui insémine la fleur d'orchidée pour la vanille, celui qui déguste des larves crues au cœur des souches pourries, des sauterelles grillées, celui qui porte un étui pénien de courges séchées, celui qui gaule les noix de muscade, celui qui purifie le nouveau-né au-dessus d'un porc sacrifié, celui qui cultive sur la lave des volcans, celui qui grave un dragon sur la lame de son kriss, l'homme qui noue des bracelets de coton pour le contre-don, et remplit de grandes jarres d'eau pour les

pèlerins du désert, tant d'hommes d'ici et de là-bas, ceux qui attrapent les chevaux sauvages au lasso, ceux qui récoltent le peyotl dans des sacs de sisal, ceux qui incrustent des pierres rouges sur des guéridons de santal, enfin, Moïses, l'homme à la main de cuir, gardien des pierres de Palenque, qui montre sur le sol, avec un morceau de bois, l'asymétrie harmonieuse comme celle de l'Hôtel de ville de Bruxelles !

Et tout à coup, dans ses habits de fête, Rodolphe s'avance vers le sapin bleu. Il revient de son voyage intérieur, toutes ces rencontres, tous ces hommes, même les plus modestes, le remplissent d'allégresse, riches ou pauvres, ils ont tous un point commun : leur sourire bienveillant.

- Et moi, que leur ai-je donné? et ceux que je rencontrerai demain, que suis-je prêt à leur apporter ?

- Lui, administrateur de cinq sociétés, comment administre-t-il sa propre vie ? Par un simple calcul, juste quatre multiplications, il a vite fait un bilan édifiant : un paquet de vingt cigarettes par jour à quatre euros sept le paquet, depuis l'âge de dix huit ans, ça fait neuf mille huit cent cinquante cinq paquets soit cent nonante sept mille cent cigarettes.

Quarante six mille trois cent dix huit euros cinquante cents partis en fumée...

Il se refuse de convertir cette somme en anciens francs belges tant il la trouve déjà si monstrueusement grosse en euros.

Au Kenya, il avait vu se consumer l'ivoire de défenses d'éléphants reprises aux braconniers dans les brasiers allumés pour l'exemple...

En Serbie, il avait vu les murs noircis par le goudron des milliers de cierges brûlés avec une ferveur destructrice dans la merveilleuse église byzantine de Pèc.

Il y a vingt cinq ans, à Bruxelles, un grand astronome canadien avait présidé une semaine de réflexion à propos de l'unité de la vie dans le cosmos, des liens existant entre le " mini et le maxi ". Nous sommes tous des poussières d'étoiles... Rodolphe pensait avoir oublié cette vérité encombrante.

- Quel gâchis pour ma santé, pour les miens ...et pour notre petite planète !

- Que n'ai-je envoyé comme fumée dans mes poumons !

ARRETER DE FUMER : ces trois mots seraient désormais son credo.

Avec cette future économie et avec une lucidité naissante, il comptait combien d'enfants pourraient être vaccinés contre dix maladies en Afrique ou en Asie. Pour " vaincre le cancer à tout prix ", il entrevoyait dans quelle mesure il pourrait participer personnellement, en plus de ses sociétés, au financement de la recherche...il pourrait même se proposer comme cobaye, à l'occasion d'un appel de volontaires. Un repas pour trois euros.... Il pourrait en offrir un paquet aux émules de Coluche ! Ca ne lui déplairait pas non plus d'acheter un morceau de la station antarctique de la Fondation Polaire Internationale, une façon, à lui, de partager le prix Nobel de la Paix 2007...

Au pied du sapin bleu, May Moon et Lua ont déposé une très grande boîte verte avec un énorme ruban blanc. Rodolphe l'ouvre et en sort un volumineux cochon rose avec une fente sur le dos. Un carton pend au cou du cochon, on peut y lire, en lettres dorées écrites à la main : " Merry Christmas, Rodolphe. Good Luck ! "

V

- Rodolphe ?

- Oui ! Il est surpris par le ton péremptoire de la voix féminine qu'il n'identifie pas sur le champ.

- C'est Josette : il faut que tu viennes à Nerja. Patrick a eu un accident. Il délire. Il prononce ton nom.

Rodolphe n'a pas le temps de poser la moindre question, Josette a raccroché.

Josette n'avait pas dix-sept ans quand ils se sont rencontrés un samedi soir : elle faisait un " tard " comme stagiaire à la caisse d'une grande surface commerciale pour payer ses études. Elle allait fermer sa caisse quand Rodolphe, ayant enregistré quasi machinalement l'allure générale des caissières, se précipita vers Josette en agitant à bout de bras une bouteille de vodka achetée en dernière minute. Il draguait de près ou de loin tout qui portait jupon. Elle lui rendit la monnaie : elle portait des bagues à chaque doigt. Levant les yeux vers elle, il lui trouva un sourire prometteur même si elle semblait lasse. En plaisantant, il lui proposa de partager sa bouteille puis de sortir en boîte avec lui.

Il avait horreur d'arriver seul quelque part. Après cette soirée imprévue, il la revit de temps en temps à la même caisse. Il envisagea sérieusement de se réapprovisionner ailleurs.

Quelques mois plus tard cependant, Rodolphe passait au doigt de Josette une bague de plus, une alliance en or flambant neuf qui jurait à côté de ses bijoux de pacotille.

Drôle de coup de foudre pour un Don Juan impénitent !

Le polichinelle qui sortit du tiroir fut nommé Patrick, un vrai enfant de l'amour... d'un soir.

Josette devint réellement caissière à part entière. Les études supérieures étaient brutalement finies avant de commencer : il fallait assumer.

Rodolphe remonta à Bruxelles pour poursuivre une carrière qui se profilait sous les meilleurs auspices.

Il était super occupé par ses affaires et ses sorties.

- Tu vois, Josette, je dois me montrer là où il est de bon ton de rencontrer tel ou tel homme influent...

- Je vois, Rodolphe, que je ne m'habitue pas à la ville, que je vais faire mes valises et prendre Patrick par la main : je retourne à Falmignoul.

Josette retourna vivre quelques années près de sa belle-mère Mamyvonne ainsi appelée par Patrick, dans la grande maison où l'air était plus pur et la vie plus légère. Entre-temps, Rodolphe n'avait de cesse de tester son pouvoir de séduction plutôt que celui de conquête des femmes. Il s'enflamma cette fois pour Carine, de dix-sept ans sa cadette. Elle était vendeuse dans une parfumerie et en lui chipant le tester, il l'avait enveloppée dans un voile invisible du " Dolce Vita " de Christian Dior.

Comédienne à ses heures , par une belle nuit de printemps, elle quitta Rodolphe poursuivre une troupe itinérante.

Rodolphe reprit sa fuite en avant de prédateur à la recherche de son propre plaisir...

Rodolphe a une sainte horreur des ordres et encore plus des ultimatums... Les mots obéissance et soumission à autrui ont depuis longtemps été rayés de son vocabulaire.

La voix anxieuse de Josette l'irrite au plus haut point.

- C'est impossible. Je n'irai pas à Nerja. D'ailleurs, cette semaine, j'ai mes conseils d'administration.

- Il crache le chewing-gum à la menthe que lui a recommandé son coach tabacologue. Nerveusement, il fouille dans ses poches, retourne les tiroirs du salon : pas de cigarette... Quatre à quatre, il descend dans sa voiture : sauvé ! Un paquet à moitié éventré " traîne " par hasard, au fond du vide-poches. Ses doigts tremblent. Il

finit par réussir à allumer une cigarette tordue. Il aspire longuement la fumée de cette maudite compagne, fait une pause en apnée puis soupire avec soulagement.

- Zut, c'est encore râpé pour cette fois-ci. Vite, refaire ma réserve de clopes, c'est une question de survie !

En ce moment, May Moon séjourne avec Lua chez Mamyvonne. Elle aime y aller souvent. Rodolphe est si absent, et quand il est là, c'est la tabagie dans tout le duplex.

Comme Josette avant elle, May Moon apprécie l'hospitalité légendaire d'Yvonne, la grande maison, le potager, le grand jardin où court Lua, les fleurs, les poules, les chats et les moutons qui sautent jusqu'à la rivière en contrebas. Au-dessus, de cet écrin de verdure, un héron fait des aller retours dans le ciel immense.

La fumée engloutit vite la dernière parcelle de mauvaise conscience de Rodolphe. Il saisit son GSM.

- Allo, May Moon? Comment va Lua ? Et sa toux ? Arrive-t-elle à dormir ? J'ai besoin de toi : tu vas me rendre un service, d'abord, n'inquiète pas maman inutilement, s'il te plaît : rentre à Bruxelles, en attendant, je te trouve un avion pour Malaga. Je t'expliquerai après.

Sitôt dit, sitôt fait : Lua restera quelques jours à Falmignoul jusqu'à la fin de son rhume. Sans rien demander, Mamyvonne, qui est la discrétion même, se réjouit de libérer sa toute jeune belle-fille pour quelques jours...

- Et même si c'était pour une semaine, il n'y a pas de souci, amuse-toi bien, moi, je vais chouchouter mon petit trésor chéri.

Le lendemain, May Moon débarque à Malaga comme prévu. A part un couple belge de retraités, elle est seule dans la navette qui l'amène au bout d'une heure à Nerja par la route côtière. La Méditerranée rougeoit dans le soleil couchant. L'arrêt de bus est désert. Rodolphe a-t-il prévenu Josette que je le remplace, se demande-t-elle non sans appréhension dans cette ville étrangère dont elle ne comprend rien de la langue.

Contournant l'auvent, une femme s'approche :- May Moon ? Je suis Josette, la maman de Patrick. Voici ma voiture. Comme à son habitude, Josette n'attend pas la réponse, elle empoigne la petite valise de May Moon et la range dans le coffre.

La route s'élève vers les terres, la mer est tranquille, de longues guirlandes de lumière se balancent dans le vent tiède. La voiture grimpe dans des ruelles étroites bordées de petites maisons aux façades blanches et aux balcons fleuris.

Les deux femmes ne se sont jamais rencontrées mais les circonstances sont telles que chacune ne peut avoir de doute sur l'identité de l'autre. Jusqu'à présent, Rodolphe est leur seul lien.

- Je vis ici avec ma compagne andalouse Maria Carmen, dit Josette pour rompre le silence, Patrick nous rejoint aussi souvent que possible. Il étudie à l'école d'Hôtellerie de Namur, il parle anglais et apprend l'espagnol avec nous. Ca peut toujours servir dans son futur métier. La thaïlandaise essaie de décoder l'attitude de Josette qui ne lui semble pas très inquiète par rapport à ce que lui a laissé entendre Rodolphe.

- Comment va Patrick ? se décide à demander May Moon, de plus en plus intriguée. Il va beaucoup mieux : il a fait une méchante chute à vélo dans la montagne, il y a quelques jours, il est resté en observation à l'hôpital. Il en est sorti hier soir, on l'a laissé dans le noir, à plat. Il avait de terribles maux de tête mais rien de cassé et pas d'hémorragie interne. Le médecin voudrait qu'il reste encore ici une semaine ici. Il m'a bien fait peur, je crois que j'ai paniqué, mon cher petit, chair de ma chair, vous savez ce que c'est, vous êtes mère vous-même, à ce que j'ai vu. Josette se

rappelait les photos dans la cuisine d'Yvonne lors d'un de ses rares retours en Belgique.

May Moon écoutait en silence, regardant tout autour d'elle, songeuse...

Pourquoi avait elle accepté de remplacer Rodolphe dans une mission si délicate? Elle savait que les rapports père/fils n'étaient même pas houleux, tout bonnement glacials, et que Rodolphe n'avait jamais manifesté aucun intérêt pour les bébés sauf pour la seule et récente exception : Lua.

Au cours d'une de ses longues soirées de solitude, May Moon était tombée sur un article, dans une revue féminine, qui affirmait qu'en général " l'enfant fait de l'homme un père ". Chez certains, cela peut prendre des années, avait elle conclu dans sa générosité naturelle.

Josette avait l'âge d'être sa belle-mère et Patrick presque l'âge d'être son ...D'un geste de la main, elle chassa cette pensée inutile et frivole, faisant mine de ranger une mèche de ses cheveux qui lui tombait dans les yeux.

Jouer " the go between ", c'est ce que m'a demandé Rodolphe, en somme. Et moi, l'étrangère, c'est pour ça que je suis venue de Thaïlande ?

Pauvre Rodolphe, il est pris à son propre piège. Quand comprendra-t-il que les temps et les mœurs ont changé, que toutes les femmes ne sont pas des objets de consommation à usage unique .Que les femmes peuvent aussi être des mères.

- C'est ici. La voix de Josette ramena May Moon à la réalité.

- Patrick reposait sur le canapé-lit du living, la tête légèrement surélevée par des coussins de cotonnade rouge foncé. Un abat-jour mauresque en vessie de porc diffusait une lumière apaisante. La porte-fenêtre était grande ouverte sur une nuit aussi douce que les nuits de Pucket. May Moon ressentit l'étrange sensation d'avoir déjà vécu cette scène.

Peut être dans une vie antérieure, un avatar de la métempsychose, se dit elle en souriant comme les apsaras des temples.

Encouragé par le sourire de la nouvelle arrivante, le jeune homme s'adressa lentement à la jeune femme en osant l'appeler par son prénom.

- Bonsoir, May Moon, bienvenue dans notre antre. Mamyvonne me parle beaucoup de toi. Merci d'être venue.

Et soudain, comme le Guadalquivir, gonflé à la fin de l'hiver par la fonte des neiges de la Sierra Morena qui inonde tout sur son passage, Patrick se répand dans un torrent de paroles que même sa mère, mal à l'aise, ne peut arrêter.

Merci, du fond du cœur, d'avoir fait cette longue route vers moi, répète-t-il avec gravité.

Mon père, lui, n'a jamais compris ce qui est important. Oui, c'est vrai, il m'envoie de l'argent même si je ne demande rien. Aussi loin qu'il m'en souviene, il n'a jamais pris la peine de me consacrer un peu d'attention, de me donner un peu de temps, de partager des bons moments ensemble, rien qu'à nous deux.

Patrick reprend son souffle, comme pour faire une croix sur ce passé douloureux. Il se redresse sur les coussins et éclaire sa voix.

- Tu vois, le fait d'être tombé sur la tête m'a définitivement remis les idées en place.

Cette pointe d'humour échappe à May Moon mais contribue à détendre l'atmosphère.

- Pour te remercier de ta peine, voici ce que je te propose.

Ce ton direct est bien celui de son père et de sa mère, pense May Moon.

- Demain matin, nous partirons à la découverte de la région : tout d'abord, les grottes de Nerja. Puis, nous monterons voir la mer depuis le Parador ainsi appelé pour sa beauté par un roi d'Espagne venu en visite après un séisme désastreux. May Moon frissonna, le cœur douloureux, en songeant à la belle plage de Patong, mais elle sourit, selon la tradition dans son pays.

- Puis, je te montrerai Guadix, ce village troglodyte dont parle Saint Exupéry dans " Terre des Hommes ". Nous chercherons ensemble les trois orangers qu'il craignait le plus quand il survolait la région du temps de l'Aéropostale .J'ai toujours gardé l'espoir de les trouver un jour. L'ombre du grand père pilote assombrit imperceptiblement son regard, l'espace d'un instant.

Josette n'en croit pas ses oreilles, elle n'a jamais vu Patrick aussi déterminé. Elle en conclut qu'il allait manifestement mieux et même mieux qu'avant sa chute. Sans parler, elle se lève, se dirige vers May Moon et la serre dans ses bras. Pour la peu habituée à ce genre d'intimité, May Moon dissimule sa surprise sous son sourire siamois.

Patrick dépose le livre qu'il avait saisi machinalement en parlant : " El Maleficio de la Mariposa ", " le Maléfice du Papillon ", une histoire d'amour impossible entre un cafard et un papillon...d'un certain auteur andalou nommé ...Federico Garcia Lorca.

Maria-Carmen, qui s'était tenue à l'écart osa se manifester : elle ouvrit son éventail de dentelle noire et se pencha à la fenêtre pour mieux entendre. Un " cante Jondo "s'élevait dans la nuit, un chant de l'âme, venu du fond des âges, amené par les tributs gitanes persécutées par Tamerlan, fuyant l'Inde.

May Moon la bouddhiste aspirant à la vacuité, grâce à Patrick, faisait ses premiers pas sur un autre chemin par lequel peuvent aussi s'envoler les maux.

## VI

Ce matin, quelques oiseaux chantent dans les arbres. Les premiers bourgeons pointent le nez dans les creux des branches. Le murmure de la ville s'organise. Le printemps triomphe de l'hiver maussade et gris.

Il le lui avait promis, même s'il regretta son engagement au moment où il finissait à peine de le prononcer, Rodolphe partit pour Jérusalem avec Oncle Paul devenu encore plus maniaque et encore plus froussard

Seule, une fois de plus, dans le grand appartement de la rue du Magistrat, May Moon rassemble pour les collectes sélectives les journaux qui traînent sur le secrétaire. Une convocation pour l'ambassade de Thaïlande lui glisse des mains. D'après le cachet de la poste, l'envoi date de son séjour impromptu en Espagne. Rodolphe aurait pu le lui signaler.

- For good news, précise l'employé pour la rassurer quand elle appelle d'une voix étranglée.

Un de ses frères, d'un an son cadet, a été repéré au large des côtes birmanes : il pêchait en haute mer , le tsunami l'a ainsi épargné. Fuyant la junte, il s'est caché longtemps dans la jungle, se déplaçant chaque jour en effaçant toute trace. De retour au pays, il s'était mis à son tour, à rechercher des survivants de sa famille. Un de ses amis travaille dans l'hôtel où Rodolphe était descendu. Il avait fait le rapprochement avec cet homme d'affaires bruxellois qui s'était agité pour ramener en Belgique une jeune masseuse rencontrée sur la plage.

- Alive, alive ! ces deux syllabes battaient dans les oreilles de May Moon.

Vite, vite, elle veut partager la bonne nouvelle : elle extrait son GSM du fond de son sac et compose un numéro dans une confusion qu'elle n'arrive pas à maîtriser.

- Rodolphe, it 's May Moon...they found my little brother : he is alive ! I repeat: he is alive! It 's the most beautiful day of my life !

- ...

- Rodolphe, do you hear me?

- May Moon, c'est Patrick ! répond au bout d'un moment le jeune homme interdit.

Quand May Moon se met à parler en anglais, c'est un signe involontaire de grande émotion. Il s'ensuit un long silence heureux que chacun savoure avec délice.

- Merci de m'avoir fait partager cette grande nouvelle, réussit à articuler Patrick, même si elle ne m'était pas destinée en premier lieu.

- A samedi ?

- A samedi.

A Falmignoul, Mamyvonne qui ne rate jamais une occasion de rassembler sa tribu autour d'elle a proposé de fêter le retour des pèlerins.

Patrick a quitté Namur dès vendredi soir car il aime se retrouver dans la maison de pierre de son enfance où il s'applique à ne se remémorer que les meilleurs souvenirs du temps où il y a vécu avec sa mère Josette. Car Mamyvonne s'est toujours bien entendue avec ses belles-filles, qu'elle a toujours soutenues dans l'adversité.

En Israël, le pèlerinage touche à sa fin. Rodolphe trouve un solide bâton pour Oncle Paul .Ce dernier veut absolument gravir par ses propres moyens la forteresse de Massada qui surplombe la Mer Morte. Là haut, l'air est vif. Paul reprend son souffle pendant de longues minutes qui inquiètent Rodolphe. Du coin de l'œil, il observe Oncle Paul. Il est prêt à affronter ses digressions et commentaires interminables à propos du Roi Hérode.

Cher Oncle Paul ! Il m'étonnera toujours, pense Rodolphe.

Il était pourtant à mille lieues de se douter de ce qu'il allait entendre.

Ils contemplent tous deux la Mer Morte.

- Rodolphe, tu as toujours refusé de savoir. C'est pourquoi ta mère Yvonne m'a confié cette mission.

C'est probablement mon dernier voyage, je tiens à te remercier d'avoir exaucé mon vœu.

Il faut que je te parle maintenant, avant de rentrer chez nous.

Rodolphe sent les fantômes de Zélotes glisser des murs en ruine. Il fronce les sourcils, une onde glaciale s'infiltré en lui jusque entre ses épaules. Paul remarque le souffle court de son petit neveu.

- N'aie pas peur, je sais, je te sens très seul, tu te sens vieillir, tu as peur des autres comme si tout le monde était ton ennemi, tu crains les mauvaises surprises. Pour pouvoir avancer sereinement vers l'avenir, il faut avoir digéré son passé.

Quand ouvriras-tu ton cœur et finiras-tu par faire confiance sans arrière-pensée ?

Oncle Paul a récupéré tout son allant, décidé et imperméable à l'environnement. Les autres pèlerins ont commencé de descendre de la citadelle..

- Foi de Paul, aujourd'hui, tu vas m'écouter et surtout, ne m'interromps pas.

C'est au sujet de ton père.

Rodolphe ne voit pas le rapport avec le Roi Hérode mais se dispense bien de placer ce trait d'humour qui, il le sent bien, ne le sauvera pas aujourd'hui. Il serre les mâchoires pour ne pas parler.

- Plus précisément à propos des circonstances de sa mort, précise Paul. Quand les événements se sont passés, tu étais trop petit pour comprendre.

- Donc, ton père, qui, comme toi, multipliait les frasques, avait choisi de prendre de la hauteur au propre comme au figuré et était devenu pilote. Pas n'importe quel pilote : un pilote d'essai, la belle affaire ! Un vrai casse-cou. Si tu veux mon avis, de tels hommes ne devraient jamais prendre femme et encore moins avoir de la marmaille. Ta mère était régulièrement à deux doigts de demander le divorce quand elle mourait de peur de ne pas le voir revenir ou de ses sorties ou de ses essais.

Un jour, l'avion qu'il testait a eu la défaillance technique fatale. Ton père a voulu sauver le zinc, malheureusement l'avion a perdu très vite de l'altitude et a dévié de sa trajectoire. Il y avait une ferme et des gens qui travaillaient sur le champ voisin : pour éviter de s'écraser sur la ferme et sur les gens - de parfaits inconnus qui ne se sont peut être jamais douté de rien - il a tenté une dernière manœuvre et l'a réussie mais pour lui, c'était trop tard pour s'éjecter : ça, je crois qu'il le savait.

Voilà, ce que je voulais te dire : à sa façon, ton père est un héros, et ce qu'il a fait avant de mourir rachète toutes ses bêtises.

- Alors, si t'es bien le fiston de ton père, je me demande ce que tu vas trouver comme dernière entourloupette, quand ton heure viendra ? Dommage, je ne serai plus là pour le raconter à Lua.

Patrick lui, il savait pour son grand père, il avait insisté auprès de Mamyvonne pour savoir.

- Alors, c'était si difficile à entendre ?

En guise de réponse, Rodolphe renifle puis prononce ces mots qui le récompensent de son effort : " Merci, Oncle Paul. "Et en enchaînant comme pour clore définitivement le sujet : " Maintenant, nous voilà les derniers à descendre : on prend l'ascenseur, que tu le veuilles ou non ".

A Falmignoul, l'effervescence gagne toutes les pièces de la maisonnée.

Tante Emma passe et repasse le chiffon sur le haut des meubles sans que Mamyvonne se formalise. Elle, a cueilli des branchages bourgeonnants dans le jardin et les dispose par terre dans des vases lourds. Lua essaie son nouveau xylophone puis souffle dans sa trompette pour préparer l'accueil à sa façon.

Dans la cuisine, Patrick orchestre le repas, il teste une nouvelle recette que ses maîtres de stage lui ont enseignée cette semaine.

A ses côtés, May Moon sculpte des carottes et des tomates en fleurs pour décorer les plats de Patrick.

- Ce sera mon cadeau d'adieu, dit May Moon.

Patrick n'a pas entendu le dernier mot car Lua est entrée en tapant des mains dans la cuisine.

Ils s'amusent comme des enfants, se jettent des défis à qui surprendra l'autre en créant plus de beauté. May Moon n'a jamais été aussi volubile depuis son arrivée en Belgique. Elle mélange des mots de français, d'anglais et de thaïlandais. Patrick lui dit des mots tendres en espagnol. Elle n'y comprend rien mais ça l'inspire. Elle prend une plume et calligraphie sur un carton rose des mots dans sa langue.

- Tu as gagné, dit Patrick émerveillé par cette dernière œuvre d'art.

- Voilà ! Si je ne comprends pas ce que tu dis, moi, je te dis ce que j'ai écrit : repas belgo-thaïlandais.

La cloche retentit. Maryvonne et Lua se précipitent sur les arrivants. Ce ne sont qu'effusions et distributions de cadeaux.

Avant de quitter la cuisine, May Moon, soudain devenue très grave, met sa main sous celle de Patrick et de leurs doigts enlacés sculptent une coupe vivante où vient se fracasser le torrent de ses mots.

- Patrick, je retourne en Thaïlande avec Lua .Je ne peux plus attendre. Rodolphe est au courant. Il ne me retient pas. Tu sais, avec Rodolphe... D'ailleurs, je dois m'occuper de mon frère. J'irai travailler dans un centre communautaire pour les familles, je les aiderai grâce à tout ce que vous m'avez appris ici. Toi, je sais que tu comprends. En guise de réponse, Patrick, du bout des cils, pose sur l'oreille de May Moon un baiser papillon.

Il y a tant de brouhaha que personne ne fait attention à la chanson qui passe à la radio : s'ils écoutaient, ils entendraient le destin qui parle avec l'accent de Francis Cabrel :

" C'est la loi depuis la nuit des temps "

" Un jour tu fermes les bras "

" Et y a quelqu'un dedans "

Les félicitations pleuvent sur le duo des artistes cuisiniers.

Tradition oblige, après le repas, on passe au salon. Mamyvonne rayonne de bonheur. La fête est réussie.

Sur le coin de la table basse, Oncle Paul a déposé un objet précieux : un petit vase en terre cuite contenant une reproduction des manuscrits de Qumran.

Lua l'aperçoit, s'en saisit et le projectile original atterrit bientôt au milieu des flammes du feu ouvert sans que personne n'ait pu intervenir .Le vase éclate et fait naître de joyeux feux follets.

Rodolphe hurle comme un animal blessé.

- Mon cadeau à Oncle Paul ! Un souvenir de notre pèlerinage !

Oncle Paul, à son âge, a apprécié le geste de remerciement, mais l'objet en soi, c'est le cadet de ses soucis. Avec lassitude, il hausse les épaules et soupire.

May Moon, inspire profondément et détourne son regard de Rodolphe.

Lua s'est réfugiée dans les bras de son grand demi-frère. Patrick a blêmi. Car, à ce moment précis, il revit des scènes enfouies au fin fond de sa mémoire d'enfant.

Il regarde Rodolphe droit dans les yeux et dit sans haine : - Mon pauvre papa, je te pardonne. Tu m'as probablement aimé à ta façon comme tu aimes peut être Lua, aujourd'hui.

- Rappelle-toi, quand tu m'emmenais en vacances après ton divorce : tu voulais le mieux pour moi. Conséquence : je passais des journées interminables au mini club pendant que tu draguais au bar de la plage.

Tu m'achetais tout ce que tu voyais même si je n'en avais que faire. Tu m'as toujours encombré avec tes cadeaux.

Car dans ton portefeuille, il n'y avait que des gros billets.

Moi, j'avais seulement besoin d'un peu d'eau fraîche, un peu de temps, de la patience et du respect.

Je te pardonne, mon père.

Rodolphe, abasourdi par cet envoi inopiné, sent retomber sa colère et observe son fils comme s'il découvrait enfin son enfant tel qu'il est vraiment.

- Moi aussi, je te pardonne, pour Lua et pour moi. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour nous, je ne l'oublierai pas .S'adressant à la famille médusée, peu habituée à communiquer de telle façon, dans un tel mélange de vérités et de compassion sincère, May Moon termine en annonçant son départ imminent.

Mamyvonne prendra soin des chats siamois.

Chacun, en se quittant, sait qu'une page de sa vie est irréversiblement tournée.

- Désolé, je ne pourrai pas t'accompagner à l'aéroport, j'ai une réception importante pour ma carrière à cette heure-là. Je vais probablement changer de société, je compte soutenir le commerce équitable, annonce Rodolphe.

- Vas-y, je comprends parfaitement. Je te souhaite le meilleur pour toi .Promets-moi de prendre soin de toi, tu le mérites comme chacun de nous sur cette planète .Ose te regarder dans ton miroir : aime-toi au moins un tout petit peu sinon tu n'aimeras jamais personne. Promets-moi.

- Je te le promets, May Moon.

Merci aussi à toi pour tout le soleil que tu m'as apporté. Je te laisse Lua, c'est mon gage de bonheur .

- Adieu, Rodolphe

- Adieu, dit May Moon sans se retourner.

Patrick récupérera plus tard ses heures de stages manquées. Il fait un crochet par Falmignoul pour prendre MamYvonne qui a laissé ses travaux de jardinage en suspens pour être au départ de l'avion.

Pour l'heure, Patrick enregistre les bagages avec May Moon. Mamyvonne offre un dernier doudou à Lua " pour bien dormir dans l'avion " et " Quand tu te réveilleras, tu seras au paradis ". Lua câline son doudou de toutes ses forces.

- Je peux effectuer mon stage de fin d'études dans le pays de mon choix, avance Patrick. Une idée obsédante a germé dans la cuisine, l'autre soir, tant il a été impressionné par toute la beauté née des doigts de May Moon.

- Je choisis le pays de mon cœur, qu'en penses-tu ?

- Welcome, as you wish, Patrick. Puis, rapidement, elle ajoute: " feel free ". May Moon parle avec un naturel déconcertant.

Patrick est loin d'atteindre un tel degré de liberté et d'ouverture qui pourrait passer pour de l'indifférence s'il n'avait eu maintes fois la preuve du contraire.

May Moon sort de son sac à main deux CD. Patrick en reconnaît un tout de suite.

C'est un " Sutra du cœur " qu'il lui avait offert à la naissance de Lua, quand elle avait eu un coup de blues.

Comme si elle avait deviné ses doutes, elle lui donne le deuxième : des chants bouddhiques tibétains sur la compassion et le respect qu'ils avaient écoutés lors d'un concert spirituel à

Huy, quand elle était arrivée en Belgique.

Dernier appel à embarquement.

Ils s'inclinent l'un vers l'autre, pressant les paumes à la thaïlandaise. Patrick ouvre les bras à l'occidentale, et les referme sur May Moon qui ferme les yeux.

C'est dimanche.

Rodolphe s'est levé tôt. Contrairement à son habitude, il n'est pas sorti la veille.

L'appartement lui semble bien vide. Il doit sortir. Sa fidèle compagne, la toux du matin, commence à l'accompagner toute la journée. Il se sent inquiet.

Son chien s'impatiente et gratte la porte. Sa queue balance comme un métronome.

Le temps, toujours le temps, inexorable.

- Oui, oui, on est parti ! lance-t-il avec agacement.

Dans le bois, Rodolphe amorce un jogging, sitôt arrêté. Ces derniers temps, il se sent de plus en plus essoufflé.

May Moon a raison, je vais aller consulter, se dit-il. Au même moment, une blondinette à la plastique affriolante passe de l'autre côté de l'allée. Elle aussi

promène son toutou capricieux qui batifole dans les fourrés. " Tel chien, tel maître ",  
c'est un signe.

- Quel beau dimanche, pour la saison, lance-t-il en prenant l'accent de Jacques Brel,  
pour tester ses chances de réussite.

Je vous offre un cadeau : c'est toute ma fortune : un chewing-gum à la menthe. Elle  
accepte en riant.

-----